

Chronique romande

Autor(en): **Fosca, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **12 (1944-1945)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C H R O N I Q U E R O M A N D E

PAR FRANÇOIS FOSCA

Les expositions ont recommencé, les théâtres publient le programme de leur saison, les premières affiches de concert fleurissent les murs, les librairies renouvellent leurs vitrines; à ces signes, autant qu'au jaunissement des feuilles et au refroidissement de la température, on sait que c'est l'automne, et que l'hiver hélas! lui marche sur les talons.

On ne pourrait que se réjouir, à parcourir la liste des spectacles qu'annoncent la Comédie et le Casino-Théâtre à Genève aussi bien que le Théâtre de Lausanne, si le monde dramatique ne venait d'être brutalement frappé par la mort d'un des meilleurs éléments de la Comédie, Jean Montazel. Mince, le teint bistré, l'œil noir et pénétrant, intelligent et cultivé, il avait manifesté dans tous les rôles qu'il avait abordés un remarquable talent. C'est une grosse perte que font la Comédie, ses spectateurs, et les camarades de Montazel; car il était autant aimé qu'estimé.

Si l'on tentait d'opérer un classement parmi les ouvrages qui remplissent les devantures des librairies, voici, je crois, les conclusions auxquelles on aboutirait. Tout d'abord, on constaterait que les livres français, qui jadis tenaient une telle place, sont devenus très rares; et pour cause. Les livres traduits de l'anglais continuent à foisonner; mais si j'en crois les confidences de quelques libraires, les lecteurs commenceraient à ne plus tout absorber les yeux fermés, et — ce n'est pas trop tôt — se mettraient à faire un tri parmi toute cette affluence. Il est certain que depuis quatre ans environ, pour répondre aux désirs insatiables du public, on lui a jeté en pâture un amas de romans, anglais et américains, où le bon trop souvent était mêlé au médiocre et même au pire, où les «rossignols» d'il y a quarante ans étaient vantés comme d'innombrables chefs-d'œuvre et usurpaient un rang qui aurait dû être réservé aux œuvres de valeur. Trop souvent aussi ces romans avaient été hâtivement mis en français par des traducteurs pressés, et dont le travail se ressentait de la connaissance incertaine qu'ils avaient de l'une et l'autre langue. On pourrait à ce propos citer de bien divertissants exemples d'erreur, d'impropriétés et de bévues.

En ce qui concerne les auteurs romands, on remarquerait que les plaquettes de poèmes sont presque aussi abondantes que les romans, et que les ouvrages de littérature pure (études littéraires, biographies d'écrivains, etc.) sont assez rares. Ce qui s'explique par le petit nombre de lecteurs que représente le public de Suisse romande. Une plaquette de vers est en général publiée à compte d'auteur; et un roman a chance de couvrir du moins les frais de l'éditeur. Mais combien d'exemplaires peut-on vendre d'un ouvrage de critique littéraire? Pas beaucoup; et c'est très regrettable. Un livre comme le *Léopardi* d'Henri de Ziegler, qui vient de paraître, mériterait autrement plus d'être lu que tel ou tel roman médiocre, et apporte une nourriture autrement plus substantielle.

Il y aurait lieu, à ce propos, de faire l'éducation du public; et pour y parvenir, de créer une mode, un snobisme. Ne commettons pas l'erreur de mépriser le snobisme; tout comme l'argent, il rend de grands services quand on sait le diriger dans la bonne voie. «Et comment vous y prendriez-vous pour créer ce snobisme?» me demandera-t-on. J'avoue que je n'en sais absolument rien; mais si je trouve un jour les moyens de le susciter, je m'empresserai de l'utiliser pour persuader le public que lire un ouvrage d'histoire ou de critique littéraire attire bien plus de considération que d'avoir parcouru la dernière production de Jean Cocteau.

Enfin, si l'on poursuivait cette exploration des devantures des libraires, on constaterait, non sans surprise, une extraordinaire floraison de collections de classiques. Tantôt ces ouvrages se présentent sous un format petit, maniable et coquet, comme ceux des Editions du Milieu du Monde et des Editions Mermod. Tantôt, c'est un grand format qui a été adopté, et les volumes sont capables de donner un air de gravité et même de faste aux rayons d'une bibliothèque; ainsi les classiques des Editions Skira et des Editions du Grand-Chêne.

A quoi attribuer ce renouveau des classiques, cette résurrection de du Bellay et de Racine, de Voltaire et de Musset, de Baudelaire et de Balzac? A deux causes très différentes.

D'abord, par suite des difficultés où se débat notre grande voisine, les éditeurs français se trouvèrent dans l'impossibilité de nous envoyer des exemplaires de leurs collections classiques, dont les stocks peu à peu s'épuisèrent. Les libraires romands en réclamaient pour satisfaire aux demandes de leurs clients; et nos éditeurs ont répondu à cet appel, chacun à sa façon. On ne peut pas ne pas constater que toutes ces collections se distinguent par une excellente présentation, par une tenue impeccable.

Mais cette cause purement économique ne suffit pas à expliquer les

désirs du public. Il s'y ajoute une raison spirituelle: le besoin instinctif qu'ont les lecteurs, dans les temps où nous vivons, de se retremper aux grandes sources de notre littérature. Et pour mieux comprendre ce besoin, il est bon de se reporter au fameux et si bel article des *Causeries du Lundi* où Sainte-Beuve a si judicieusement exposé ce qu'est un classique, et ce que représente pour nous ce précieux patrimoine. Après avoir précisé, en discutant les définitions des diverses éditions du dictionnaire de l'Académie, la notion de classique, il ajoute: «Un vrai classique, [...] c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tout le monde.»

La citation est longue, mais il eut été sacrilège d'amputer un texte d'une intelligence aussi lucide, où tout est pesé, défini, où rien n'est omis. Il explique, ce texte, et bien mieux que je ne pourrais le faire, pourquoi le public de notre temps, le public cultivé bien entendu, tient à posséder dans sa bibliothèque ces chefs-d'œuvre dont les siècles n'ont pas étouffé la flamme toujours claire et vivace. Non pas uniquement pour le plaisir de manier un beau papier et de contempler des pages à la typographie heureusement disposée; mais, étant donné l'époque actuelle, époque où notre civilisation semble chanceler, où l'homme s'abandonne aux passions les plus basses et retourne à la bête, pour entendre de nouveau s'élever la voix des poètes, des romanciers, des moralistes, pour retrouver dans leurs écrits l'affirmation de la grandeur et de la noblesse de l'homme. Et je me permettrai de terminer par une nouvelle citation de Sainte-Beuve, celle des dernières lignes de son article, car elles me semblent s'appliquer tout particulièrement à nous-mêmes, aux temps où nous vivons: «Quel que soit l'auteur qu'on préfère et qui nous rende nos propres pensées en toute richesse et maturité, on va demander alors à quelqu'un de ces bons et antiques esprits un entretien de tous les instants, une amitié qui ne trompe pas, qui ne saurait nous manquer, et cette impression habituelle de sérénité et d'aménité qui nous réconcilie, nous en avons souvent besoin, avec les hommes et avec nous-mêmes.»